

mé jour, par une sueur abondante; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à-coup après une transpiration arrêtée; alors, si avant que la fièvre ait paru & qu'elle ait eu le temps d'enflammer le sang, on donne du salfranc, il guérit très-prompement en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui décrit au §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation de sa vertu contre cette maladie; réputation qui jusqu'à présent a été funeste à plusieurs paysans qui, trompés par une fausse ressemblance, l'employoient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires. Heureusement il se décrédite de jour en jour.

C H A P I T R E X X I.

Des Coliques.

§. 296. L'ON donne ordinairement le nom de *coliques* à toutes les douleurs qu'on ressent dans le ventre; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes; & la plupart sont des maladies chroniques plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes, ou les

artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que dans quelques maladies on tuoit en cherchant à faire suer : je vais prouver ici que l'on tue également dans les coliques en voulant toujours chasser les vents avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espece de colique la plus violente & la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent sans frisson par une douleur violente dans le ventre, & qui augmente par degrés: le pouls devient vite & dur; le malade sent une chaleur brûlante dans toute la région du ventre; quelquefois il a une diarrhée aqueuse, d'autres fois une constipation avec des vomissemens, ce qui est très-fâcheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui est en outre tourmenté d'une inquiétude extrême. L'altération est très-grande, & la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins où elle est très-

vive ; le malade urine peu , & ses urines sont brûlantes & rouges ; il n'a pas un instant de sommeil , quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal après que les douleurs sont parvenues au plus haut degré , le malade commence à se plaindre moins ; le pouls devient moins fort , moins dur , mais plus vîte , le visage perd de sa rougeur , bientôt il pâlit , & le tour des yeux devient livide ; le malade tombe dans une rêverie sourde , il perd entièrement ses forces ; le visage , les mains , les pieds , tout le corps , excepté le ventre , se refroidissent ; la peau du ventre devient bleuâtre , il survient des foiblesses & le malade périt. Il arrive souvent , un moment avant la mort , une évacuation abondante par les selles de matieres extrêmement fétides , & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt avec les boyaux gangrénés.

Quand le mal attaque l'estomac , les symptômes sont les mêmes , mais la douleur se fait sentir plus haut au creux de l'estomac , l'on vomit presque tout ce qu'on prend , l'angoisse est horrible & les rêveries viennent très-prompement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir , c'est ,

1°. De faire une très-grande saignée

du bras ; elle diminue presque sur le champ la grande vivacité des douleurs, & calme les vomissements ; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve ou d'orge & quelques cuillerées l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amandes N° 4, ou d'une tisane de fleur de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiède.

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiède, & on les change toutes les heures, & même plus souvent, car elles se séchent très-promptement.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiède dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fièvre a cessé, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un quart d'once de sel de *Sedlitz*, de *Glau-ber* ou d'*Epsom*, dissous dans un verre de

petit lait , purgent ordinairement très-bien les hommes les plus robustes & les plus difficiles à émouvoir. La manne seule suffit pour les personnes délicates ; & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux , vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux , après cet état.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang , & elle est produite , comme les autres maladies inflammatoires , par des travaux forcés , une grande chaleur , des aliments ou des boissons échauffantes , &c. Souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées , qui n'auroient point été inflammatoires , mais qui le deviennent ; & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître de l'usage des remèdes chauds. (Voyez-en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après avoir guéri une femme d'une colique assez forte , les douleurs revinrent violemment dans la nuit ; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents , & elle espéra de les appaiser par plusieurs prises d'une eau de noix , qui , bien loin de produire cet effet , les rendit plus atroces ; elles devinrent inouïes , & c'est ce qui devoit nécessairement arriver : elle me fit consulter de grand matin ; je lui trouvai le poulx fort , vite , dur ; le ventre tendu ; les reins

souffroient beaucoup ; les urines étoient presque entièrement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes & suivies de douleurs très-fortes ; elle alloit aussi très-souvent à la chaise presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue, étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs ; la malade prit plusieurs lavements, & but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal ; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, les urines revinrent troubles & chargées de sédiment, & la femme se rétablit. Mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les douleurs restantes de crainte qu'il ne se forme une dureté ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un quand la

violence des douleurs diminue , mais qu'il reste une douleur sourde , un malaise général , peu d'appétit , des frissons fréquents , & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre , & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance , suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit ; quand le pus s'épanche dans l'intestin , le malade a quelquefois des envies de vomir , des vertiges , & le pus paroît dans les premières selles. Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau , qui peut conduire à une fièvre lente & même à la mort , s'il est négligé ou mal traité : j'en ai opéré la guérison en faisant vivre uniquement de lait écrémé , coupé avec un tiers d'eau , & en donnant de deux jours l'un un lavement avec parties égales d'eau & de lait & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin & que le pus s'épanche dans le ventre , c'est un cas très-grave qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très aiguës , mais

elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'est ni fort, ni dur; le ventre n'est ni tendu ni brûlant comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux & sont moins rouges; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes; la bouche est amère; les vomissements ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existe, évacuent des matières jaunes; souvent aussi la tête tourne.

§. 303. Cette espèce de colique se guérit, 1°. par des lavements de petit lait & de miel, ou, par celui du N° 5, si l'on n'a pas de petit lait.

2°. En faisant boire une grande quantité de ce même petit lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent ou gramen avec un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant d'heure en heure une tasse du remède N° 32; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crème de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiède, & le demi-bain, sont aussi très-favorables.

5°. Si dans un sujet fort & robuste les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner pour prévenir l'inflammation.

6°.

6°. L'on ne donnera pour toute nourriture que quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé les humeurs, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, & que les évacuations ne soient pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N° 47 est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par un usage fréquent & périodique de la poudre N° 24, en évitant le grand usage des viandes, les substances échauffantes, les graisses & le lait.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas invétérés chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme celui des acides & du lait, ou par des aliments malsains en eux-mêmes, ou mal préparés.

On connoît cette espèce qui provient des causes que je viens de détailler, par des douleurs qui sont accompagnées d'un grand mal-aise, qui viennent peu-à-peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les premières espèces de colique, qui sont

sans fièvre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoïement de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus. Il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par des boissons tièdes & abondantes: il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiède ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de la mélisse; il importe peu quelle en soit la nature, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matières s'évacuent ou par les vomissements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est trop surchargé & qu'il ne se fasse aucun passage, il faut alors donner des lavements avec de l'eau tiède & du sel.

L'on aide aussi la sortie des matières en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matières nuisent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matière irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs

commencent par l'estomac , elles deviennent moins vives , & le malade est moins angoissé , dès que les matieres ont passé dans les boyaux qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs , il reste souvent dans la bouche un goût d'œufs pourris , qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N^o 24 , & beaucoup d'eau fraîche.

Mais il est essentiel de ne prendre aucune nourriture qu'on ne soit parfaitement rétabli.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque , de l'eau d'anis , de celle de genièvre , du vinrouge , pour arrêter les évacuations ; mais il n'y a pas de pratique plus funeste : ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade ; les arrêter , c'est ôter la planche à celui qui se noie ; & si l'on réussit , on le jette dans quelques fievres putrides , ou dans quelque maladie de langueur ; à moins que la nature, plus sage , ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose , & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion sans douleurs de colique bien sensibles , mais avec de violents efforts pour

Oij

vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout-à-coup; il perd l'usage de tous ses sens; son visage est pâle & défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, que le mal vient d'attaquer à la sortie d'un repas, & que l'estomac est prodigieusement tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler autant qu'il est possible d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N^o 34 dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & si au bout d'un quart d'heure elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Coliques venteuses.

§. 309. Tous nos aliments & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, les uns cependant plus que les autres: s'ils ne se digerent pas assez vite, ou si la di-

gestion en est mauvaise , ce qui fait qu'il se développe une plus grande quantité de cet air ; s'ils en contiennent un très-grand volume , ou si les intestins se ferrant dans quelque point de leur longueur , empêchent que cet air ne se distribue également , ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits ; alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces vents , & cette tension produit des douleurs qu'on appelle *colique venteuse*.

Cette espece se trouve assez rarement seule ; mais elle se joint souvent aux autres coliques dont elle est l'effet , & surtout à la précédente , & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptomes. On la connoît par les causes qui ont précédé , parce qu'il n'y a ni fièvre , ni chaleur , ni altération ; parce que le ventre est gros sans dureté , & d'une grosseur inégale ; parce qu'il se forme des poches de vents , tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre ; parce qu'en frottant le ventre du malade , on agite les vents , ce qui le soulage , & que quand il s'en échappe par en haut ou par en bas , il se trouve de mieux en mieux.

§. 310. Quand cette colique est jointe à une autre espece , elle ne demande point de traitement particulier , elle se guérit par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'aliments ou de boissons qui renferment beaucoup d'air, comme le mou, la biere, quelques fruits, quelques herbes ou plantes potageres. On la guérit par des lavements, par des frictions sur le ventre avec des linges chauds, par quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille auquel on peut joindre un peu de confection ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on se sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique ou une légère portion de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se déränge, & l'on tombe dans des maux fâcheux & opiniâtres.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a essuié un grand froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques dans lesquelles les remèdes chauds & spiritueux sont très-nuisibles, mais qui se guérissent aisément en frot-

tant les jambes avec des linges chauds , en les trempant ensuite dans l'eau tiède pendant long-temps , & en faisant boire abondamment un thé léger de camomille ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte si le malade se met au lit & peut un peu suer, sur-tout des jambes. Si les douleurs étoient très-fortes on donneroit des lavemens.

Une femme s'étant baigné les jambes dans une source d'eau fraîche, après une marche dans le tems le plus chaud de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des remèdes chauds, le mal empira; on la purgea, le mal s'accrut davantage : je fus appelé le troisième jour, & peu d'heures après mon arrivée elle mourut.

Il faut dans ce cas-là, si la douleur est excessive & le malade d'un bon tempérament, saigner, donner un lavement d'eau tiède, tenir les jambes plusieurs heures d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiède; boire abondamment une infusion de fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des vésicatoires dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit par ce chapitre qu'il faut être extrêmement en garde contre

les substances chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne fait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir aux trois secours suivans, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes: 1°. des lavemens réitérés; 2°. une grande quantité d'eau tiede ou de thé de sureau en boisson; 3°. des fomentations sur le bas-ventre: celles d'eau tiede sont préférables à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans un petit nombre de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter de cette espece de coliques qui font souffrir plusieurs personnes pendant de longues années; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés le plus souvent par des obstructions dans les visceres du bas-ventre ou par quelque autre vice, sur-tout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, elles

doivent, 1°. éviter avec le plus grand soin les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les puissans purgatifs, les élixirs, &c. 2°. se défier de tous ceux qui leur promettent une prompte guérison au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des Charlatans entre les mains desquels il est très-dangereux de se livrer; 3°. se persuader qu'elles ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime exact & convenable, & d'un long usage de remedes doux; 4°. il faut qu'elles aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de la nature de ceux qui exigent des connoissances étendues jointes à une grande prudence de la part de ceux qui les traitent.

C H A P I T R E X X I I .

Du miséréré, ou passion iliaque; & du cholera-morbus, ou trouffe-galant.

§. 316. CES maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes, & la superstition attribue leur mort aux poisons donnés, ou aux sortilèges.

§. 317. Le Miséréré est la maladie la